



Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

21 | 2015

Création plastique d'Haïti

Jean-Luc Poueyto, *Manouches et mondes de l'écrit*

Paris, Karthala, 2011

Francesca Cozzolino



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/3008>

DOI : [10.4000/gradhiva.3008](https://doi.org/10.4000/gradhiva.3008)

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2015

Pagination : 254-255

ISBN : 978-2-35744-075-3

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Francesca Cozzolino, « Jean-Luc Poueyto, *Manouches et mondes de l'écrit* », *Gradhiva* [En ligne], 21 | 2015, mis en ligne le 01 février 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/3008> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.3008>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© musée du quai Branly

Jean-Luc Poueyto, *Manouches et mondes de l'écrit*

Paris, Karthala, 2011

Francesca Cozzolino

RÉFÉRENCE

Jean-Luc Poueyto, *Manouches et mondes de l'écrit*. Paris, Karthala, 2011.

Jean-Luc Poueyto

Manouches et mondes de l'écrit



KARTHALA

- 1 Jean-Luc Poueyto propose dans ce livre une ethnographie des Manouches qui interroge de façon compréhensive leur rapport à la chose écrite et invite ainsi à démystifier la question, souvent posée, de leur illettrisme. Comme le pluriel du titre le relève, il y appréhende l'écrit dans une diversité de situations d'écriture, au-delà de celles « normées » des non-Manouches (ou *gadje*), c'est-à-dire de l'école, de l'administration ou de l'État. Donnant ainsi à voir une écologie des pratiques d'écriture au sens large, l'auteur fait émerger un éventail d'enjeux d'un grand intérêt qui débordent les limites de la célèbre « raison graphique » sur laquelle Jack Goody a insisté en son temps.
- 2 Tirant parti de sa connaissance prolongée des Manouches de Pau auprès desquels il s'est investi de longues années, Poueyto fait partager à son lecteur une ethnographie qui non seulement rend justice aux faits les plus ténus de leur vie quotidienne mais ramène au cœur du propos des détails qu'on pourrait croire hors sujet. La finesse de ses observations lui permet ainsi de développer une réflexion originale qui recoupe les thèmes marquants des études sur les Manouches (relativement à leur pratique de l'espace, à la mémoire et à l'oubli, tel leur rapport complexe et crucial aux morts), mais aussi les approches de l'écrit comme pratique « située » développées par les *new literacy studies* diffusées en France grâce aux réflexions des anthropologues de l'écriture¹.
- 3 Comme le remarque Poueyto dès l'introduction, aborder la place à bien des égards restreinte que les Manouches accordent à la chose écrite doit éviter deux écueils : ne pas rester scolairement focalisé sur l'écriture ni s'en remettre à une opposition trop caricaturale entre culture orale et culture écrite. La thèse qu'il développe est ambitieuse : pour lui, la question même de la construction de l'identité manouche – et le sentiment d'appartenance à leur communauté – est traversée par des enjeux de nomination, d'inscription et de représentation qui s'entrecroisent en permanence avec la relation à l'écrit. Dès lors, celle-ci peut être tenue comme un carrefour symbolique de première importance pour saisir le rapport des Manouches à eux-mêmes et aux *gadje*.
- 4 L'ouvrage s'amorce par une réflexion sur une question de désignation. Comment se nomment les Manouches et comment les dénomme la société environnante ? L'ambiguïté des régimes de qualification utilisés – gens du voyage, Tsiganes, Roms, etc. – permet à l'auteur de montrer que ce n'est précisément pas à travers ces étiquettes que se secrète le sentiment identitaire des Manouches. Par des anecdotes choisies, il montre comment ceux-ci mobilisent une série de décalages avec la société environnante, dont la logique interne repose sur l'importance des rapports personnels entre parents. La population manouche se reconnaît avant tout dans des moments partagés (les pèlerinages, par exemple), des espaces parcourus, des déplacements collectifs, contraints ou non. Quant à leur rapport distancé à l'écrit et aux objets graphiques, il ne peut être séparé de leur usage d'écritures alternatives. Tel est le cas en particulier de leur signalétique routière : elle ne met pas en œuvre des lettres, des symboles graphiques ou des pictogrammes, mais transforme en indices des objets du quotidien (comme des bouquets de fleurs placés à des carrefours). Pour être opérante, cette écriture requiert des rapports de contiguïté entre ceux qui la produisent et ceux à qui elle est destinée. On est donc loin ici de la production de signes objectifs, rationalisés ou liés au pouvoir : les documents administratifs (*papire*), les cartes ou toute chose écrite qui représentent leur référent ou marquent des limites officielles sont la plupart du temps ignorés et tenus pour étrangers, car « l'écrit est bien affaire de *gadje* » (p. 82).

- 5 La relation que les Manouches entretiennent à leur histoire, aux événements tragiques qui l'ont marquée ou encore plus spécifiquement à la mémoire des défunts est cohérente et articulée avec la manière dont ils parcourent l'espace. Cette mémoire se « vit » en commun plutôt qu'elle ne se raconte, comme lors de la réunion de multiples familles lors du pèlerinage du 1^{er} mai sur les tombes des aïeux à Pardies-Piétat, non loin de Pau. Et lorsque l'histoire est tout de même racontée, les épisodes dramatiques sont souvent tus ou évoqués de façon indirecte : se rappeler la joie d'une retrouvaille, « de l'être ensemble », permettra de faire allusion à un drame antécédent sans le nommer. La mémoire des morts est du même ordre : si l'on se garde de désigner les défunts, les objets que l'on conserve d'eux prennent la valeur d'indices ou de traces qui évoquent une présence (comme un chapeau ou une chanson que le défunt aimait chanter), se distinguant d'images ou de représentations servant de souvenir (telle la conservation de photographies). On comprendra à cet égard combien les Manouches de la région paloise sont restés indifférents à la performativité commémorative des plaques inaugurées en 2006 en l'honneur des disparus du camp d'internement pour Tsiganes de Lannemezan (p. 70) : la « signalétique » pérenne et officielle d'une mémoire qui s'ancre dans le sol, monumentale et officielle, n'est pas leur.
- 6 Dès lors, l'illettrisme des Manouches, comme le développe Poueyto sur cet arrière-plan, doit être considéré moins comme un défaut d'apprentissage de l'écrit qu'une relation que les individus entretiennent avec son appropriation et ses représentations. Le non-usage, ou l'usage très restreint, que les Manouches font des cartes routières, des agendas, des calendriers, leur désintérêt pour gérer et classer leurs documents administratifs prennent sens au regard de la valeur générale accordée à la pratique de la lecture ou de l'écriture. L'auteur décèle combien celles-ci tendent à être assimilées à des systèmes de classement et des processus d'individualisation qui contredisent leurs pratiques de connaissance de l'espace (un espace parcouru par le corps et non organisé par des noms de rues) ou de partage du temps. Le sentiment d'appartenance qui cimente la communauté manouche est en effet marqué par une logique de réunion, de proximité, auquel contribuent des signes qui ne séparent pas, ne classent pas, ne hiérarchisent pas, mais connectent. Cette idée générale trouve une confirmation dans l'analyse que l'auteur propose du seul « acte d'écriture », pour reprendre l'expression de Béatrice Fraenkel², proprement manouche qui, précisément, contribue à la création d'un sens d'appartenance communautaire : l'acte souvent entaché d'illégalité de graffiter des noms propres.
- 7 Ces noms affichés dans l'espace public, qui ne suivent pas l'orthographe standard et se matérialisent par l'emploi du nom propre manouche (*romano lap*) au détriment du « nom de l'école », s'éloignent des écritures exposées plus traditionnelles (signalétique, écriteaux, plaques) : ils ne servent ni à baliser l'espace, ni à le nommer ou à l'organiser, mais à marquer une présence ou un passage. La performativité de cette écriture réside ainsi dans la connexion qu'elle permet d'établir entre des scripteurs invisibles et les lecteurs capables de les déchiffrer. Les noms, inscrits en *romano lap*, désignent un espace marqué comme « manouche » et supposent chez le scripteur un projet : « celui d'inscrire sa présence dans un lieu partagé par la communauté » (p. 134). À travers l'étude de ces actes graphiques, l'auteur nous amène à comprendre qu'ils « fonctionnent » en jouant sur la familiarité, l'intimité et un rapport de contiguïté (entre parents) qui réitère sur un autre plan des enjeux similaires aux fleurs disposées

aux carrefours : discrète présence destinée à souder ceux qui savent en décoder le message.

- 8 Le mérite de cet ouvrage tient donc tout particulièrement à ce qu'il invite à repenser le rapport distancié que les Manouches entretiennent avec l'écrit. Il ne s'agirait au fond pas d'illettrisme, mais d'un choix volontaire, assumé, sur lequel est bâti leur propre sentiment de reconnaissance communautaire. La subordination des pratiques de représentation par celles favorisant les contiguïtés tangibles transcrirait le choix des Manouches de privilégier le registre indiciel sur le registre iconique caractéristique en revanche du monde *gadjé* mais aussi de leur rapport à ces derniers.
-

NOTES

1. Pour le rapport aux morts, voir l'ouvrage séminal de Patrick Williams, *Nous on n'en parle pas. Les vivants et les morts chez les Manouches*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1993. Pour l'étude des « modalités d'usages de l'écrit » (*literacy practices*), voir Brian Street, « Literacy event and literacy practices. Theory and practice in the New Literacy Studies », in Marylin Martin-Jones et Kathryn Jones (éd.), *Multilingual Literacies*. Amsterdam, John Benjamins, 2000 : 17-29, ainsi que Béatrice Fraenkel et Aïssatou Mbodj, « Introduction. Les *new literacy studies*, jalons historiques et perspectives actuelles », *Langage* 133, 2010 : 7-24.
2. Béatrice Fraenkel, « Actes d'écriture : Quand écrire c'est faire », *Langage et société* 121-122, 2007 : 101-112.
-

AUTEURS

FRANCESCA COZZOLINO

francesca.cozzolino@libero.it